

**JO
NESBØ**
LE COUTEAU

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

JO NESBØ

LE COUTEAU

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

nrf

GALLIMARD

Titre original :
KNIV

© Jo Nesbø, 2019.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Couverture : Illustration de Martin Corbasson © Gallimard.

PREMIÈRE PARTIE

Une robe en lambeaux ondulait à la branche d'un pin en décomposition. Elle évoquait au vieil homme une chanson de sa jeunesse, à propos d'une robe accrochée à un fil à linge. Sauf que ce n'était pas le vent du sud de la chanson, mais les eaux de fonte glaciales d'un torrent. Au fond, c'était le calme plat, et il avait beau n'être que dix-sept heures, par un jour de mars que la météo disait sans un nuage, la lumière était chiche une fois filtrée par une couche de glace et quatre mètres d'eau. L'arbre et la robe se trouvaient donc dans une étrange pénombre verdâtre. Le vieil homme avait cependant réussi à déterminer qu'il s'agissait d'une robe d'été, bleue à pois blancs. De couleur plus vive autrefois, peut-être, il ne savait pas, tout dépendait sans doute du temps qu'elle avait passé retenue par la branche. Elle battait désormais dans le courant sans fin, qui la secouait et la tirillait quand il était au plus tumultueux, et se faisait lavant et caressant par eaux basses, mais ne la déchiquetait pas moins petit à petit pour autant. De ce point de vue, cette robe déchirée était comme lui, songea-t-il. Elle avait jadis eu de la valeur pour quelqu'un, une jeune fille ou une femme, elle avait caressé le regard d'un homme, les bras d'un enfant. Mais aujourd'hui, comme lui, elle était perdue, sans fonction, captive, arrêtée, muette. Ce n'était qu'une question de temps avant que les jours

qui passaient et le courant n'arrachent la dernière parcelle de ce qui avait été.

« Qu'est-ce que vous regardez ? » entendit-il demander derrière son fauteuil. Bravant les douleurs musculaires, il tourna la tête et leva les yeux. Un nouveau client. Le vieillard avait tendance à oublier plus de choses qu'avant, mais jamais un visage qui était passé chez Simensen Chasse & Pêche. Celui-ci ne voulait ni arme ni munitions. Avec un peu d'entraînement, on pouvait à leurs yeux identifier les ruminants, cette partie de l'humanité qui avait perdu l'instinct de tuer, qui n'était pas dans le secret de l'autre partie : rien ne donnait jamais si intensément le sentiment d'être vivant que de loger une balle dans un grand mammifère bien chaud. Le vieillard supposait qu'il voulait un hameçon ou une des cannes à pêche rangées dans les rayonnages au-dessus et au-dessous de l'écran de télévision, éventuellement une caméra, un piège photographique du présentoir à l'autre bout du magasin.

« Il regarde Haglebuelva. » C'était Alf qui avait répondu. Son gendre les avait rejoints. Il basculait d'avant en arrière sur ses talons, les mains dans les grandes poches de la longue veste de tir en cuir qu'il portait toujours au travail. « L'année dernière, avec le fabricant, on a installé une caméra sous-marine dans la rivière, en contrebas de la cascade Norafossen. Donc maintenant, on a le direct sur l'échelle à saumons vingt-quatre heures sur vingt-quatre et on peut savoir avec précision quand les poissons commencent à remonter le cours d'eau.

— Et c'est quand ?

— Il y en a deux ou trois en avril, mai, mais le véritable débarquement ne commence pas avant juin. Les truites fraient avant les saumons. »

Le client sourit au vieillard. « Vous êtes un peu en avance, non ? Vous avez vu des poissons ? »

Le vieil homme ouvrit la bouche. Il pensa les mots. Il ne les avait pas oubliés. Mais aucun ne sortit. Il referma la bouche.

«Aphasie, déclara Alf.

— Comment ?

— Il a eu une attaque, il ne parle plus. Vous cherchez du matériel de pêche ?

— Un piège photographique, répondit le client.

— Donc vous êtes chasseur ?

— Chasseur ? Non, merci bien. J'ai trouvé des excréments devant mon chalet de Sørkedalen et ça ne ressemblait à rien que j'aie déjà vu, donc j'ai pris une photo et je l'ai mise sur Facebook en demandant ce que c'était. J'ai tout de suite eu des réponses de montagnards. C'était un ours. Un ours ! Dans les bois, à vingt minutes de voiture et une demi-heure de marche de l'endroit où nous nous sommes actuellement, au centre de la capitale de la Norvège.

— C'est merveilleux.

— Ça dépend de ce que vous entendez par merveilleux, j'y emmène ma famille. Alors moi, cet animal, j'aimerais bien que quelqu'un l'abatte.

— Je suis chasseur, et je comprends très bien ce que vous voulez dire, mais vous savez que même en Norvège, où la population d'ours est restée très nombreuse jusqu'à assez récemment, c'est à peine s'il y a eu des attaques fatales au cours des deux siècles derniers. »

Il y en a eu onze, songea le vieillard. Onze personnes tuées depuis 1800. La dernière en 1906. Il avait peut-être perdu sa motricité et l'usage de la parole, mais pas encore toute sa mémoire, et il était lucide. Enfin, globalement. Parfois, il avait l'esprit un peu confus, il voyait son gendre et Mette, sa fille, échanger un regard, et il savait qu'il s'était mélangé les pinceaux. Les premiers temps après qu'ils avaient repris la direction du magasin qu'il avait ouvert et dirigé pendant cinquante ans, il se rendait utile. Maintenant, depuis sa dernière attaque, il ne faisait que rester assis là. Non que ce fût si terrible. Depuis la mort

d'Olivia, il n'attendait finalement pas grand-chose de la vie. Il lui suffisait d'être près de sa famille, d'avoir un repas chaud tous les soirs, d'être sur ce fauteuil dans le magasin à regarder un écran, une émission sans le son, où l'action se déroulait à son rythme à lui, où ce qui se produirait de plus marquant serait le franchissement de l'échelle à saumons par le premier poisson prêt à frayer.

« D'un autre côté, ça ne veut pas dire que ça ne peut plus jamais arriver. » Le vieillard entendait à la voix d'Alf qu'il avait emmené le client devant le présentoir des caméras. « Ces bêtes-là, ça a beau avoir l'air de nounours, ça reste des carnivores. Donc c'est clair que vous devriez vous procurer une caméra, comme ça vous saurez avec certitude s'il s'est installé à proximité de votre chalet ou s'il ne faisait que passer. C'est du reste à peu près à cette saison que les ours bruns sortent de leur tanière, et ils ont faim ! Alors installez une caméra là où vous avez trouvé les excréments ou près de votre chalet.

— Donc la caméra est logée dans ce nichoir ?

— Ce nichoir, comme vous dites, la protège des intempéries et des animaux un peu trop curieux. Ce modèle-ci est simple et bon marché. Une lentille de Fresnel perçoit le rayonnement infrarouge de la chaleur émise par les animaux, les humains et n'importe quoi d'autre. Au moindre rayonnement thermique supérieur à celui du milieu ambiant, la caméra se déclenche automatiquement. »

Le vieil homme écoutait la conversation d'une oreille distraite, mais quelque chose avait attiré son attention. Sur l'écran. Il n'arrivait pas à voir ce que c'était, mais l'obscurité verte s'était éclaircie.

« Le film est enregistré sur une carte mémoire dans la caméra et vous pouvez le visionner ensuite sur votre PC.

— C'est vraiment formidable.

— Oui, mais pour savoir s'il y a de nouvelles images, vous

êtes obligé de vous déplacer physiquement et d'aller vérifier la caméra. Si vous choisissez ce modèle-là, qui est un peu plus cher, vous recevrez un texto sur votre téléphone à chaque déclenchement de la caméra. Ou alors, vous avez ce modèle très haut de gamme, avec une carte mémoire, là encore, mais qui envoie l'enregistrement directement sur votre téléphone ou votre adresse mail. Vous pouvez alors rester dans votre salon et vous n'avez besoin d'aller voir la caméra qu'occasionnellement, pour changer la batterie.

— Et si l'ours vient la nuit ?

— Les caméras sont équipées de lampes LED à UV ou de lampes blanches. Des lumières invisibles pour ne pas effrayer l'animal. »

De la lumière. Le vieillard le voyait maintenant. Un cône lumineux venait de la droite, à contre-courant. Il transperça l'eau verte, atteignit la robe et, l'espace d'une effrayante seconde, lui fit penser à une jeune femme enfin revenue à la vie qui danserait de joie.

« C'est de la pure science-fiction ! »

Le vieil homme ouvrit la bouche en voyant un vaisseau spatial entrer dans l'image. Éclairé de l'intérieur, il lévissait à un mètre et demi du fond. Où il heurta une grosse pierre dans les eaux vives, et, comme au ralenti, tourna lentement alors que les phares balayaient le fond et éblouissaient un instant le vieillard en passant sur l'objectif de la caméra. Puis l'engin en lévitation fut capturé par les grosses branches de pin et il s'immobilisa. Le vieillard sentit des palpitations dans sa poitrine. C'était une voiture. Le plafonnier était allumé et il put constater que l'eau avait presque envahi l'intérieur du véhicule. Et qu'il y avait quelqu'un. Il était accroupi sur le siège du conducteur et plaquait désespérément sa tête contre le plafond, de toute évidence pour trouver de l'air. L'une des branches qui retenaient la voiture se brisa et fut emportée par le courant.

« Vous n'aurez pas des images aussi nettes qu'en plein jour, et elles seront en noir et blanc, mais, sauf obstacle ou buée sur l'objectif, vous verrez sans doute votre ours, oui. »

Le vieux tapa du pied par terre pour tenter d'attirer l'attention d'Alf. L'homme dans la voiture sembla inspirer profondément avant de replonger. Ses cheveux courts ondoyaient dans l'eau et ses joues étaient gonflées. Il frappa des deux mains la vitre latérale qui était orientée vers la caméra, mais l'eau privait ses coups de toute vigueur. Les mains sur les accoudoirs, le vieillard essayait de se lever de son fauteuil, mais ses muscles refusaient de lui obéir. L'homme avait un majeur gris. Il cessa de taper la vitre avec ses mains pour y cogner son front. On aurait dit qu'il abandonnait. Une autre branche cassa, et le courant poussa sur la voiture pour la libérer, mais le pin refusait de lâcher tout de suite. Le vieillard ne pouvait détourner le regard du visage ravagé collé à la vitre. Des yeux bleus exorbités. Une cicatrice couleur foie qui traçait un arc de cercle de la commissure des lèvres à l'oreille. Le vieillard s'était levé de son fauteuil, il fit deux pas mal assurés vers le présentoir des pièges photographiques.

« Excusez-moi, dit Alf à voix basse au client. Qu'y a-t-il, père? »

Le vieux gesticula en direction du téléviseur derrière lui.

« Vraiment? fit Alf, incrédule, se dirigeant d'un pas vif vers l'écran. Un poisson? »

Le vieux secoua la tête et regarda de nouveau vers l'écran. La voiture. Elle n'était plus là. Tout était comme avant. Le fond de la rivière, l'arbre mort, la robe, la lumière verte à travers la glace. Comme si rien ne s'était passé. Il tapa de nouveau du pied en pointant le doigt vers l'écran.

« Du calme, père. » Alf lui tapota amicalement l'épaule. « C'est tôt pour frayer, vous savez. »

Il retourna à son client et à ses caméras de chasse.

Le vieux observa les deux hommes qui lui tournaient le dos et sentit une vague de rage et de désespoir l'envahir. Comment allait-il pouvoir raconter ce qu'il venait de voir? Le médecin avait expliqué que quand une attaque endommageait à la fois le lobe frontal et le lobe occipital de l'hémisphère cérébral gauche, il n'y avait pas que le langage qui soit touché, mais souvent l'ensemble des facultés de communication, l'écriture, les gestes. Il tituba jusqu'à son fauteuil et se rassit. Il regarda la rivière qui coulait. Imperturbable. Indifférente. Immuable. Au bout de quelques minutes, il sentit que son cœur battait plus calmement. Qui sait? Il ne s'était peut-être rien passé en fin de compte. Peut-être n'avait-il fait qu'entrevoir la prochaine étape, l'obscurité totale de la vieillesse. Ou plutôt ses couleurs hallucinatoires, en l'occurrence. Il contempla la robe. Un instant, quand il l'avait crue éclairée par les phares, il lui avait semblé voir Olivia danser. Puis, derrière le pare-brise, dans l'habitacle éclairé, il avait aperçu un visage déjà vu. Dont il se souvenait. Or les seuls visages qu'il avait encore en mémoire étaient ceux qu'ils voyaient ici, dans le magasin. Cet homme, il était venu à deux reprises. Les yeux bleus, la balafre rose. Les deux fois, il avait acheté un piège photographique. La police était passée les interroger à son sujet très récemment. S'il en avait été capable, il aurait pu leur dire que c'était un homme de grande taille. Qui avait le regard. Le regard signifiant qu'il connaissait le secret. Ce n'était pas un ruminant.

Svein Finne se pencha sur la femme et posa la main sur son front. Un front baigné de sueur. Les yeux qui le fixaient étaient écarquillés de douleur. Ou de terreur. Surtout de terreur, gageait-il.

«Tu as peur de moi?» chuchota-t-il.

Elle hocha la tête en déglutissant. Il l'avait toujours trouvée belle. Quand il la voyait entrer et sortir de chez elle, quand elle était à la salle de gym, quand il s'installait à seulement quelques sièges d'elle dans le métro et se laissait voir. Juste pour qu'elle sache. Jamais toutefois elle ne lui avait paru aussi splendide qu'en cet instant, gisant sans défense, si entièrement à sa merci.

«Je te promets que ça va aller vite, mon amour», murmura-t-il.

Elle déglutit encore. Si terrifiée. Il envisagea de l'embrasser.

«Un couteau dans le ventre, murmura-t-il, et ce sera passé.»

Elle serra les paupières et deux larmes brillantes se détachèrent de ses cils. Svein Finne rit doucement.

«Tu savais que j'allais venir. Tu savais que je ne pouvais pas te laisser partir. C'était une promesse que je t'avais faite.»

Il passa l'index sur sa joue où la sueur se mêlait aux larmes. Il contempla son œil à travers le trou béant de sa main. C'était l'œuvre d'une balle tirée par un tout jeune policier. Svein Finne

avait été condamné à vingt ans de prison pour dix-huit agressions sexuelles et il ne niait pas les actes en soi, mais refusait la dénomination « agression », et n'acceptait pas que ce soit un motif de condamnation pour un homme comme lui. Mais juges et jury pensaient manifestement que les lois de Norvège prévalaient sur celles de la nature. Grand bien leur fasse.

L'œil le dévisageait par le cratère.

« Tu es prête, mon amour ? »

— Ne m'appellez pas comme ça », gémit-elle. D'un ton plus suppliant que péremptoire. « Et ne dites pas couteau... »

Svein Finne poussa un soupir. Pourquoi les gens avaient-ils si peur du couteau ? Le premier outil de l'humanité. Ils avaient eu deux millions et demi d'années pour s'y habituer, et malgré tout certains n'arrivaient pas à voir la beauté de ce qui leur avait permis de descendre des arbres. Chasse, logis, agriculture, nourriture, défense. Le couteau créait la vie tout autant qu'il la prenait. L'un n'allait pas sans l'autre. Et seuls les gens qui le comprenaient, qui savaient tirer les conséquences de leur appartenance au genre humain, pouvaient aimer cet objet. Craindre et aimer. Là encore, deux faces d'une même médaille.

Il leva les yeux. Vers les couteaux sur le plan de travail à côté d'eux, prêts à l'emploi. À être choisis. Le choix du couteau adéquat pour un travail donné était essentiel. Ceux-là étaient bons, adaptés à leur usage, d'excellente qualité. Mais il leur manquait indéniablement ce que Svein Finne recherchait dans un couteau. De la personnalité. De l'esprit. De la magie. Avant que le jeune et grand policier aux cheveux ébouriffés ne vienne tout gâcher, la jolie collection de Svein Finne en comptait vingt-six.

Le plus beau était javanais. Long, fin et asymétrique, comme un serpent sinueux avec un manche au bout. De la pure splendeur, une femme. Peut-être pas le plus efficace mais hypnotique comme une jolie femme, et comme un serpent, il faisait faire aux gens exactement ce qu'on leur demandait. L'arme la plus

efficace de sa collection était un rampuri, le préféré de la mafia indienne. Il s'en dégageait une froideur, comme s'il était fait de glace ; il était si laid que c'en était fascinant. Avec sa forme de griffe de tigre, le karambit alliait efficacité et beauté, mais une beauté sans doute un peu trop calculée, comme une fille de joie avec un peu trop de fard, une robe un peu trop serrée, un décolleté trop plongeant. Ça n'avait jamais été son truc. Svein Finne les aimait innocentes. Virinales. Volontiers simples. Comme son couteau de prédilection. Un puukko finlandais. Le manche était fait d'un bois de couleur noisette, sans aucune garde, une courte lame avec une rainure et un tranchant aigu recourbé se terminant en pointe. Il l'avait acheté à Turku et s'en était servi deux jours plus tard pour expliquer la situation à une fille rondelette de dix-huit ans, qui travaillait toute seule dans une station-service Neste aux abords d'Helsinki. Déjà – comme toujours quand il avait bon espoir d'avoir un rapport sexuel – il s'était mis à bégayer légèrement. Ce qui n'était pas le signe d'une perte de contrôle, au contraire, c'était juste la dopamine. La confirmation, aussi, que, après soixante-dix-sept ans dans cette vie, la force n'avait pas décliné. Du moment où il avait franchi la porte à celui où il était ressorti s'étaient écoulées exactement deux minutes et demie : la tenir contre le comptoir, entailler son pantalon, la polliniser, trouver son badge, noter son nom, Maalin, et son adresse. Deux minutes et demie. Combien de secondes avait pris la pollinisation même ? Un rapport sexuel de chimpanzé durait en moyenne huit secondes, huit secondes où les deux singes étaient sans défense dans un monde de prédateurs qui menaçaient de toutes parts. Un gorille – qui avait moins d'ennemis naturels – pouvait faire durer le plaisir pendant une minute. Mais l'homme de discipline en territoire ennemi devait sacrifier le plaisir à des fins plus élevées : la reproduction. Tout comme un braquage de banque ne devait jamais excéder quatre minutes, une pollinisation en lieu public ne devait pas

dépasser les deux minutes et demie. L'évolution lui donnerait raison, c'était juste une question de temps.

Mais là, il était dans un environnement sûr, et puis il n'allait pas y avoir de pollinisation. Ce n'était pas qu'il ne voulait pas, non. Il avait envie. Mais cette fois, c'était un couteau qui allait la pénétrer; c'était sans intérêt aucun de féconder une femme si cela ne pouvait pas donner lieu à la procréation. L'homme de discipline épargnait sa précieuse semence.

« Je suis tout de même en droit de t'appeler mon amour quand nous sommes fiancés », murmura Svein Finne.

Elle le fixa avec des pupilles dilatées par le choc. Des yeux noirs, déjà éteints, comme s'ils n'avaient plus de lumière à laquelle réagir.

« Oui, nous sommes fiancés », insista-t-il en riant doucement avant de presser ses lèvres épaisses sur les siennes. Il les lui essuya machinalement avec la manche de sa chemise en flanelle pour ôter toute trace de salive.

« Et voici ce que je t'ai promis... », fit-il en descendant sa main entre ses seins, vers son ventre.

Harry se réveilla. Quelque chose clochait. Il savait que ça allait lui revenir, que ces quelques secondes bénies d'incertitude étaient tout ce qu'il aurait avant le coup de poing. Il ouvrit les yeux pour le regretter aussitôt. On aurait dit que le jour qui éclairait le petit salon vide à travers la fenêtre sale progressait sans entrave jusqu'à un point douloureux derrière ses yeux. Harry se réfugia dans l'obscurité de ses paupières et eut le temps de se dire qu'il avait rêvé. De Rakel, bien entendu. Ça avait commencé par ce rêve fait tant de fois : un matin, des années auparavant, peu après leur rencontre. Elle était couchée contre lui, la tête sur sa poitrine et il lui avait demandé si elle vérifiait si ce qu'on disait était vrai, qu'il n'avait pas de cœur. Rakel avait ri de ce rire qu'il adorait ; il était capable des pires âneries pour le provoquer. Puis elle avait levé la tête, l'avait regardé de ses yeux bruns chaleureux hérités de sa mère autrichienne, et lui avait répondu que c'était vrai, en effet, mais qu'elle allait lui donner la moitié du sien. Ce qu'elle avait fait. Le cœur de Rakel était si grand qu'il avait battu dans son corps, y avait propulsé du sang, l'avait dégelé, avait refait de lui un véritable humain. Et un mari. Et un père pour Oleg, le garçon introverti et grave qu'il en était venu à aimer comme son propre fils. Harry avait été heureux, et terrifié. Il vivait dans une bienheureuse ignorance

de ce qui allait se passer, mais dans la malheureuse certitude qu'il allait se passer quelque chose, qu'il n'était pas fait pour tout ce bonheur. Il était mort de peur à l'idée de perdre Rakel. Car cette moitié de cœur ne pouvait battre sans l'autre, il le savait, et Rakel aussi. Alors s'il ne pouvait pas vivre sans elle, pourquoi cette nuit l'avait-il fuie en rêve ?

Il l'ignorait, il ne se souvenait pas, mais Rakel était venue réclamer sa moitié de cœur, elle avait tendu l'oreille pour détecter les battements déjà faibles, l'avait trouvé et avait sonné à sa porte.

Et enfin, le poing qui se préparait l'avait frappé. La réalité.

Il avait perdu Rakel.

Et ce n'était pas lui qui avait fui, mais elle qui l'avait jeté dehors.

Harry haleta. Un son vrilla ses tympans : la douleur ne se concentrait pas juste à l'arrière de ses yeux, son cerveau entier n'était plus qu'un vaste centre de douleur. C'était ce même bruit qui avait provoqué le rêve. On sonnait à la porte. Et encore une fois, ce fâcheux espoir fidèle et imbécile pointa le bout de son nez.

Les paupières closes, Harry tendit la main vers le sol, vers la bouteille de whisky à côté du canapé-lit, il la renversa, et comprit qu'elle était vide au bruit qu'elle faisait en roulant sur le parquet usé. Il se força à ouvrir les yeux, scruta avec insistance la main qui pendait comme une griffe avide, la prothèse en titane de son majeur. Sa main était en sang. Merde. Il flaira ses doigts en essayant de se souvenir comment la journée s'était terminée, si cela avait impliqué des femmes. Arrachant sa couette, il jeta un coup d'œil sur ses cent quatre-vingt-treize centimètres de corps maigre et nu. Sa rechute était trop récente pour l'avoir marqué physiquement, mais si c'était comme d'habitude, sa masse musculaire allait fondre semaine après semaine et sa peau déjà grisâtre allait prendre une teinte plus blafarde, il

allait devenir fantomatique avant de disparaître complètement. Ce qui était le but de la boisson, non ?

Avec force gémissements, il s'assit. Il regarda autour de lui. Il était revenu au même point qu'avant de redevenir un humain. Un cran plus bas. Ironie du sort, le deux-pièces de quarante mètres carrés qu'un policier plus jeune lui avait prêté, puis finalement loué, se trouvait à l'étage au-dessous de celui qu'il avait habité avant de s'installer avec Rakel dans sa maison en rondins de Holmenkollen. Harry avait acheté un canapé-lit chez IKEA. Qui, avec la bibliothèque de vinyles derrière, une table basse, un miroir toujours par terre, appuyé contre le mur, et une commode dans l'entrée, constituait le seul mobilier de l'appartement. Harry ne savait pas si c'était par l'apathie ou juste parce qu'il essayait de se convaincre que la situation était temporaire, qu'elle allait le reprendre quand elle aurait réfléchi.

Il chercha à évaluer s'il avait besoin de vomir. Moui. Il avait sans doute le choix. Au bout d'une quinzaine de jours, le corps semblait s'accoutumer au poison, tolérer les doses. Exiger qu'elles augmentent. Harry observa la bouteille vide qui s'était arrêtée entre ses pieds. Du Peter Dawson Special. Pas parce que c'était un whisky particulièrement bon. Le Jim Beam, c'était bon. En bouteilles carrées, de surcroît, qui ne roulaient pas sur le sol. Mais le Dawson, c'était particulièrement bon marché. Un alcoolique qui avait soif, un salaire d'inspecteur et un compte en banque vide ne pouvait pas être trop regardant. Il consulta sa montre. Quinze heures cinquante. Il avait deux heures et dix minutes devant lui avant la fermeture du Vinmonopol.

Il respira profondément et se leva. Son crâne était au bord de l'explosion. Il chancela, mais ne tomba pas. Il se regarda dans la glace. Un poisson de fond remonté si vite que ses viscères voulaient s'arracher, ses yeux sortir de leur orbite si violemment, comme si un hameçon avait déchiré sa joue en laissant une faucille rose qui courait de la commissure des lèvres à l'oreille.

Il chercha sous la couette, ne trouva pas de slip, enfila le jean qui était par terre et alla ouvrir. Une silhouette sombre se dessinait contre le verre irrégulier de la porte. C'était elle, elle était revenue. Mais il l'avait cru aussi la dernière fois qu'on avait sonné. Et c'était alors un homme qui travaillait chez Hafslund Strøm et venait changer son compteur électrique pour un nouveau modèle permettant de mesurer la consommation heure par heure et jusqu'au moindre watt, il lui avait expliqué que tous leurs clients en avaient maintenant et ils pouvaient voir l'heure exacte où ils avaient allumé leur cuisinière et la dernière fois qu'ils avaient éteint leur liseuse. Harry lui avait répondu qu'il n'avait pas de cuisinière et que, s'il en avait eu une, il n'aurait pas voulu qu'on sache quand il s'en servait et ne s'en servait pas, et puis il avait fermé la porte.

La silhouette de l'autre côté de la vitre était celle d'une femme. De sa taille, de sa corpulence. Comment était-elle entrée dans l'immeuble ?

Il ouvrit.

Elles étaient deux. Une femme qu'il n'avait jamais vue et une fillette qui n'arrivait pas jusqu'à la vitre. Voyant la tirelire de collecte que la petite brandissait vers lui, il comprit qu'elles avaient d'abord sonné à l'interphone d'un voisin, qui leur avait ouvert.

« Opération de collecte », déclara la femme. Par-dessus leurs vestes, elles portaient toutes deux un gilet orange avec l'emblème de la Croix-Rouge.

« Je croyais que c'était l'automne, ça », répondit Harry.

Toutes deux le dévisagèrent en silence. Ce qu'il interpréta d'abord comme de l'hostilité, comme s'il les avait accusées de supercherie. Avant de comprendre que c'était du mépris, sans doute parce qu'il était à moitié nu et empestait l'alcool. À quatre heures de l'après-midi. Et pour couronner le tout, il n'était pas

au courant de cette levée de fonds qui était probablement une opération nationale, diffusée à la télévision.

Harry éprouvait-il de la honte? Oui. Un peu. Il plongea la main dans la poche de pantalon où il gardait son argent les jours de beuverie, parce qu'il savait d'expérience qu'il était déconseillé d'emporter sa carte bancaire.

Il sourit à la fillette qui écarquilla les yeux en voyant sa main ensanglantée alors qu'il glissait un billet plié dans la fente de la tirelire scellée. Avant que le billet ne disparaisse, il aperçut une moustache. Celle d'Edvard Munch.

«Merde!» s'exclama Harry en replongeant la main dans sa poche. Vide. Tout comme son compte en banque.

«Pardon? fit la femme.

— Je croyais que c'était un billet de deux cents, mais je vous ai donné un Munch. Mon billet de mille.

— Oups.

— Est-ce que je peux... euh... le récupérer?»

La femme et la fillette le dévisagèrent sans un mot. La fillette leva délicatement la tirelire, afin de mieux lui montrer le sceau de plastique au-dessus du logo de l'opération de collecte.

«Je vois, murmura Harry, et la monnaie, c'est possible?»

La femme sourit comme s'il avait fait une blague et il esquissa à son tour un sourire furtif comme pour lui assurer que c'était le cas, alors que son cerveau cherchait désespérément une solution au problème. Deux cent quatre-vingt-dix-neuf couronnes et quatre-vingt-dix øre avant dix-huit heures. Éventuellement cent soixante-neuf couronnes soixante pour une demi-bouteille.

«Vous n'avez qu'à vous consoler en vous disant que l'argent ira à des gens qui en ont besoin», conclut la femme en entraînant la fillette vers l'escalier et la porte suivante.

Harry referma, alla dans la cuisine et lava le sang de sa main, la douleur fut cuisante. Il regarda ensuite autour de lui dans le salon. Des traces de main sanglante sur la housse de couette. Se

mettant à quatre pattes, il trouva son téléphone sous le canapé. Pas de SMS, juste trois appels la veille, un de Bjørn Holm, policier scientifique de Toten, et deux d'Alexandra, de la Médecine légale. Harry et elle n'étaient devenus intimes que tout récemment, après son expulsion, mais à en juger par ce qu'il savait – et se souvenait – d'elle, Alexandra n'était pas du genre à voir la menstruation comme un motif d'annulation. La première nuit, quand elle l'avait soutenu jusque chez lui et qu'ils avaient tous deux cherché en vain les clés dans ses poches, elle avait forcé la serrure avec une dextérité inquiétante et l'avait couché sur le canapé-lit, avec elle. À son réveil, elle n'était plus là, elle avait juste laissé un mot de remerciement pour les services rendus. Il pouvait donc bien sûr s'agir de son sang à elle.

Fermant les yeux, il essaya de se concentrer. Les événements et la chronologie des dernières semaines étaient flous, mais en ce qui concernait la veille, c'était carrément le néant. Le grand néant, même. Il rouvrit les yeux et contempla sa main droite douloureuse. Trois jointures ensanglantées, écorchées, avec du sang coagulé sur les bords des plaies. Il avait dû frapper quelqu'un. Trois jointures, cela signifiait plusieurs coups. Il s'aperçut alors qu'il y avait aussi du sang sur son pantalon. Trop pour que tout puisse venir de sa seule main. Et ce n'était pas du sang menstruel.

Harry ôta la housse de couette pendant qu'il rappelait Bjørn Holm. Il entendit un bourdonnement au bout du fil et sut que quelque part résonnait maintenant une sonnerie qui était une chanson de Hank Williams et qui, d'après Bjørn, parlait d'un policier scientifique comme lui.

« Comment ça va ? fit Bjørn, dans son bon dialecte de Toten.

— Ça dépend. » Harry se dirigea vers la salle de bains. « Tu as trois cents couronnes à me prêter ?

— C'est dimanche, Harry, le Vinmonopol est fermé.

— Dimanche ? » Harry enleva son pantalon et le fourra avec

la housse de couette dans la corbeille à linge sale débordante.
«Merde, alors.

— Il y avait autre chose?

— Je vois que tu m'as appelé vers vingt et une heures.

— Oui, mais tu n'as pas répondu.

— Non, il semblerait que mon téléphone soit resté sous le canapé ces dernières vingt-quatre heures. J'étais au Jealousy.

— C'est ce que je me suis dit, alors j'ai appelé Øystein, qui m'a confirmé que tu y étais.

— Et?

— Et j'y suis allé. Tu ne te souviens vraiment de rien?

— Merde, merde, merde. Qu'est-ce qui s'est passé? »

Son collègue soupira à l'autre bout du fil et Harry imagina les yeux de morue légèrement globuleux dans le visage lunaire pâle et rond, encadré d'une casquette à l'ancienne et des côtelles les plus larges et les plus rousses de l'hôtel de police.

«Qu'est-ce que tu veux savoir?

— Juste ce que tu trouves que je devrais savoir. » Harry remarqua un détail dans la corbeille de linge sale. Un goulot de bouteille qui dépassait entre les tee-shirts et les slips sales. Il l'attrapa prestement. Du Jim Beam. Vide. À moins que? Il dévissa le bouchon, porta la bouteille à ses lèvres et renversa la tête en arrière.

«OK, bref rapport. Quand je suis arrivé au Jealousy Bar à vingt et une heures quinze, tu étais bourré, et quand je t'ai reconduit chez toi à vingt-deux heures trente tu avais parlé sans discontinuer d'un seul truc. D'une personne. Devine qui. »

Harry ne répondit pas, il loucha vers la bouteille, suivit la goutte qui coulait à l'intérieur. «Rakel, termina Bjørn. Tu as comaté dans la voiture et je t'ai monté à ton appartement, et voilà, c'est tout. »

Voyant la vitesse à laquelle la goutte progressait, Harry com-

prit qu'il avait tout son temps et écarta le goulot de sa bouche.
« Hmm. C'est vraiment tout ?

— C'est la version courte.

— On s'est battus ?

— Toi et *moi* ?

— À entendre la façon dont tu insistes sur “moi”, il semblerait en tout cas que moi, je me sois battu. Avec qui ?

— Le nouveau propriétaire du Jealousy s'est sans doute pris une baffé.

— Une baffé ? Je me suis réveillé avec du sang sur les doigts et il y en a aussi sur mon pantalon.

— Ton premier coup l'a atteint au nez et a fait gicler le sang. Après, en revanche, il a esquivé et tu as cogné le mur, et pas qu'une fois. Je pense qu'il reste encore des traces de toi sur le mur.

— Mais Ringdal n'a pas riposté ?

— Honnêtement, tu étais tellement pété que tu étais hors d'état de nuire, Harry. Øystein et moi avons réussi à t'arrêter avant que tu ne te fasses plus de mal.

— Putain, je suis sacrément à la ramasse.

— Oh, la baffé, il la méritait bien, Ringdal. Il a passé cet album, là, *White Ladder*, en entier, et il s'apprêtait à repartir pour un tour. Tu t'es mis à l'engueuler parce qu'il avait détruit la réputation du bar que tu avais construite avec Øystein et Rakel.

— Mais c'est vrai ! Ce bar était une mine d'or, Bjørn. Il a pu reprendre le tout pour une bouchée de pain et je ne lui ai demandé qu'une seule chose : qu'il résiste à la merde et passe de la vraie musique.

— Ta musique ?

— Notre musique, Bjørn. La tienne, la mienne, celle d'Øystein, celle de Mehmet... Pas de... pas de putain de David Gray !

— Tu aurais peut-être dû définir... Aïe, le petit pleure, Harry.

— Ah, désolé, et merci, et désolé pour hier. Merde, j'ai l'air d'un clown, là. Allez, raccrochons. Salue Katrine pour moi.

— Elle est au boulot. »

Ils raccrochèrent, et à cet instant, comme dans un éclair, les images apparurent à Harry. Ce fut si fugace qu'il n'eut pas le temps de les identifier, mais son cœur se mit soudain à battre si furieusement qu'il resta assis à haleter.

Il regarda la bouteille qu'il tenait toujours à l'envers. La goutte avait coulé. Il baissa les yeux. Une goutte marron brillait sur un carreau blanc crasseux.

Avec un soupir, il se laissa tomber dans toute sa nudité sur le carrelage et se pencha en avant, le front contre le sol, comme pour prier.

Harry redescendit Pilestredet d'un pas pressé. Ses Doc Martens laissaient des traces noires dans la mince couche de neige qui était tombée dans la nuit et que le soleil bas du printemps s'efforçait de faire fondre avant de sombrer derrière les vieux immeubles de la ville qui s'élevaient invariablement sur quatre ou cinq étages. Il écoutait le frottement rythmé de l'asphalte contre les graviers qui s'étaient fichés dans les rainures grossières de ses semelles alors qu'il dépassait les grands immeubles modernes de l'ancien site du Rikshospital, où il était né près de cinquante ans auparavant. Il jeta un coup d'œil sur les dernières productions d'art urbain sur la façade autrefois délabrée de la maison Blitz, ce squat qui avait été le bastion des punks et où Harry avait assisté à d'obscurs concerts dans son adolescence même s'il n'avait jamais été l'un d'eux. Il passa devant le Rex Pub, où il allait se murger à l'époque où ça s'appelait autrement, où la pinte de bière était moins chère, où les videurs étaient plus souples et où traînaient les jazeux. Dont il n'avait pas été non plus. Pas plus que des convertis d'en face, qui parlaient en langues dans les locaux de la communauté pentecôtiste Filadelfia.

Il passa devant le tribunal. Combien de tueurs y avait-il fait condamner ? Beaucoup. Pas assez. Car ce n'étaient pas ceux que vous arrêtiez qui hantaient vos cauchemars, c'étaient ceux qui vous échappaient, et leurs victimes. Il en avait toutefois capturé suffisamment pour se faire un nom. Pour le meilleur et pour le pire. Sa responsabilité directe ou indirecte dans la mort de collègues faisait partie de cette réputation. Il arriva à Grønlandsleiret. Lieu où, dans les années soixante-dix, l'Oslo mono-ethnique avait enfin rencontré le monde extérieur ou inversement. Restaurants aux noms arabes, épicerie aux légumes importés et aux épices venues de Karachi, Somaliennes en hijab en promenade du dimanche avec les poussettes devant, les hommes en conversation animée trois pas derrière. Harry reconnaissait toutefois quelques pubs de l'époque où Oslo avait eu une classe ouvrière blanche qui habitait dans ce quartier. Il passa devant l'église de Grønland et remonta vers le haut du parc. Il se retourna avant de pousser la lourde porte d'entrée en métal percée d'un œil-de-bœuf. Il regarda Oslo. Vilaine et belle. Froide et chaude. Parfois, il adorait cette ville, parfois il la détestait, mais il n'aurait jamais pu la quitter. Faire une pause, partir quelque temps, oui, mais pas la quitter pour de bon. Pas comme elle l'avait quitté.

Le garde lui ouvrit les barrières de sécurité, puis Harry alla se poster devant les ascenseurs. Il déboutonna son caban, mais se mit à transpirer malgré tout. Puis à trembler quand l'un des ascenseurs s'ouvrit devant lui. Comprenant que c'était un jour sans, il tourna les talons et prit l'escalier pour monter au cinquième.

« Au boulot un dimanche ? s'enquit Katrine Bratt en levant les yeux de son ordinateur alors qu'il entra dans son bureau sans y avoir été convié.

— Je te retourne la question. »

Harry s'enfonça profondément dans un fauteuil.

Leurs regards se croisèrent.

Harry ferma les yeux, renversa la tête en arrière et étendit ses longues jambes qui arrivaient jusqu'au bureau. Le meuble venait avec le poste. Quand elle avait succédé à Gunnar Hagen, elle avait simplement fait poncer le parquet et repeindre les murs en plus clair, mais pour le reste, l'antré de la direction de la Brigade criminelle était comme avant. Et Katrine Bratt avait beau avoir pris récemment ses fonctions de directrice de la brigade et être désormais mère, Harry la voyait toujours comme la fille dingue aux yeux sombres qui avait débarqué du commissariat de Bergen avec un plan, son lot de problèmes psychologiques, des cheveux noirs et un manteau en cuir de la même couleur qu'elle portait sur un corps sur lequel s'attardaient un peu trop les regards de ses collègues et qui prouvait que, n'en déplaise aux puristes, le dialecte de Bergen comportait bien le genre féminin. Qu'elle-même n'ait eu d'yeux que pour lui tenait du paradoxe habituel. Il avait mauvaise réputation. Il était pris. Et, à part comme collègue, il ne lui accordait aucune attention.

« Je me trompe peut-être, fit Harry en bâillant, mais au téléphone, on aurait presque dit que ton Totenois se plaît en congé paternité.

— En effet, répondit Katrine en pianotant sur son clavier, et toi? Tu te plais en...

— Congé marital?

— J'allais te demander si tu étais content d'être de retour à la Brigade criminelle. »

Harry ouvrit un œil. « Avec des dossiers de niveau brigadier 1? »

Katrine soupira. « C'était le mieux que Gunnar et moi puissions faire vu la situation, Harry. À quoi tu t'attendais, au juste? »

Il promena son regard borgne tout en réfléchissant. S'était-il attendu à une certaine touche féminine dans le bureau de

Katrine? À conserver la même marge de manœuvre qu'avant de laisser tomber son poste d'inspecteur pour devenir maître de conf à l'école de police, se marier avec Rakel et tenter de mener une vie de calme et de sobriété? Bien sûr que ce n'était pas possible. Avec la bénédiction de Gunnar Hagen et l'aide de Bjørn, Katrine l'avait littéralement ramassé dans le caniveau et lui avait donné un endroit où être, une raison de se lever, autre chose à penser que Rakel, une excuse pour ne pas se tuer dans l'alcool. Qu'il ait accepté de trier des papiers et de revoir des affaires classées ne faisait que prouver qu'il était plus déchu et plus paumé qu'il ne le croyait possible. Étant entendu bien sûr qu'il savait d'expérience qu'on pouvait toujours tomber un cran plus bas. Alors Harry toussota :

« Tu n'aurais pas cinq cents couronnes à me prêter? »

— Putain, Harry! » Katrine le regarda avec désespoir. « C'est pour ça que tu es venu? Tu n'as pas eu ton compte hier? »

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. C'est toi qui as envoyé Bjørn pour me rapatrier à la maison? »

— Non.

— Comment m'a-t-il trouvé, alors? »

— Tout le monde sait où tu as tes quartiers le soir, Harry. On pourrait d'ailleurs s'étonner que tu choisisses précisément le bar que tu viens de vendre.

— En général, on hésite à refuser de servir un ancien propriétaire.

— Jusqu'à hier, peut-être. D'après Bjørn, le dernier truc que le nouveau propriétaire t'a dit, c'était que tu étais banni à vie.

— Vraiment? Je ne me souviens de rien.

— Permets-moi d'éclairer ta lanterne. Tu as essayé de convaincre Bjørn de porter plainte contre le Jealousy pour la musique qu'on y passe, ensuite tu as essayé de le convaincre d'appeler Rakel pour la raisonner. De son téléphone à lui,

puisque tu avais laissé le tien chez toi et que, de toute façon, tu doutais qu'elle réponde si elle voyait que l'appel venait de toi.

— Mon Dieu, gémit Harry en enfouissant son visage dans ses mains et en se massant le front.

— Je ne te raconte pas ça pour t'embêter, Harry, mais pour te montrer ce qui se passe quand tu bois.

— Merci bien, ma bonne dame. » Harry joignit les mains sur son ventre. Il aperçut un billet de deux cents couronnes tout au bout du bureau, devant lui.

« Pas assez pour être ivre mort, expliqua Katrine, mais suffisamment pour pouvoir dormir. Parce que c'est ce qu'il te faut. Dormir. »

Il la regarda. Son regard était devenu plus clément avec le temps, elle n'était plus la fille en colère contre le monde entier. C'était peut-être parce qu'elle était responsable d'autres gens, les gens de la brigade, son petit garçon de neuf mois. Oui, ces choses-là pouvaient paraître adoucir et éveiller l'instinct de protection. Un an et demi plus tôt, pendant l'affaire du Vampiriste, Rakel était hospitalisée, il s'était saoulé, Katrine l'avait ramassé et ramené chez elle. Elle l'avait laissé vomir dans sa salle de bains impeccable et lui avait offert quelques heures de sommeil comateux dans leur lit à elle et Bjørn.

« Non, trancha Harry. Ce qu'il me faut, ce n'est pas du sommeil, c'est une affaire.

— Tu en as une...

— J'ai besoin de l'affaire Finne. »

Katrine soupira encore. « Les meurtres auxquels tu fais allusion ne s'appellent pas l'affaire Finne, rien ne pointe dans sa direction, et comme je te le disais, j'ai les gens qu'il me faut sur cette affaire.

— Trois meurtres. Trois meurtres non résolus et tu penses que tu n'as pas besoin de quelqu'un qui puisse effectivement démontrer que c'est Finne, comme nous le savons, toi et moi ?

— Tu as ton affaire, Harry. Alors résous-la et laisse-moi diriger la boutique.

— Mon affaire n'en est pas une, c'est un crime conjugal, le mari a avoué, nous avons un mobile, nous avons des preuves matérielles.

— Il pourrait subitement se rétracter et nous aurions alors besoin d'éléments plus substantiels.

— C'est une affaire que tu aurais pu donner à Wyller ou Skarre ou l'un des moins gradés. Finne est un dérangé sexuel et un tueur en série, et merde quoi, je suis le seul enquêteur que tu aies qui sois spécialiste de la question.

— Non, Harry! Et c'est définitif.

— Mais pourquoi?

— Pourquoi? Regarde-toi! Si tu dirigeais la Brigade criminelle, est-ce que tu enverrais un enquêteur alcoolisé et instable chez nos confrères déjà pas convaincus de Copenhague et de Stockholm, qui ont déjà plus ou moins décidé que ce n'était pas un seul et même homme qui était l'artisan des meurtres dans leurs villes? Tu vois des tueurs en série partout parce que ton cerveau est conditionné pour voir le meurtre en série.

— C'est sûrement vrai, ça, mais en l'occurrence c'est Finne. Cela a toutes les caractéristiques de...

— Stop! Il faut te débarrasser de ces obsessions, Harry.

— Obsessions?

— Bjørn me dit que dans tes buveries, tu parles constamment de Finne, tu dis qu'il faut que tu lui fasses la peau avant qu'il n'ait la tienne.

— Mes buveries? Répète après moi : beuveries. Beueueuveries.»

Harry prit le billet de deux cents couronnes et le fourra dans sa poche de pantalon. « Je te souhaite un bon dimanche.

— Où vas-tu?

— Quelque part où je puisse garder mon jour de repos sacré.

— Tu as des graviers dans tes semelles, alors lève les pieds quand tu marches sur mon parquet. »

Harry descendit Grønlandsleiret d'un pas vif en direction de l'Olympen et du Pigalle. Pas ses premiers choix en matière de débits de boisson, mais c'étaient les plus proches. Il y avait si peu de circulation dans la rue principale de Grønland qu'il put traverser au rouge tout en regardant son téléphone. Il envisagea de rappeler Alexandra, mais renonça. Il n'était pas dans le bon état d'esprit. Il vit sur le journal des appels qu'il avait essayé d'appeler Rakel six fois entre dix-huit et vingt heures la veille. Il frissonna. Appel en absence, était-il écrit. Absence. Parfois le jargon technologique était cruellement exact.

Alors que Harry arrivait sur le trottoir, il ressentit une douleur soudaine dans la poitrine, son cœur s'emballa, comme s'il avait perdu un amortisseur. Il eut tout juste le temps de penser infarctus et la douleur disparut. Ça n'aurait pas été le pire départ. Un point dans le cœur. À genoux. Le front sur l'asphalte. The End. Encore quelques jours à boire à ce rythme et ce ne serait d'ailleurs pas si irréaliste. Harry se remit en route. Il avait aussi eu un flash. Plus extensif que celui qu'il avait eu plus tôt dans la journée, mais les images s'étaient ensuite évanouies, comme un rêve au réveil.

Harry s'arrêta devant la porte de l'Olympen, regarda à l'intérieur. Ce qui quelques années auparavant était l'un des assommoirs les moins riants d'Oslo avait été soigneusement rénové, si soigneusement que Harry hésita. Il jugea la nouvelle clientèle. Un mélange de hipsters et de couples bien habillés, mais aussi des familles avec enfants en bas âge, temps limité, et moyens suffisants pour se permettre de dîner au restaurant le dimanche soir.

Il palpa l'intérieur de sa poche. Il y trouva le billet de deux cents couronnes, autre chose aussi. Des clefs. Pas les siennes,

mais celles des lieux du meurtre conjugal de Borggata, à Tøyen. Il ne savait pas exactement pourquoi il avait demandé les clefs, l'affaire était déjà élucidée. Il aurait en tout cas le lieu du crime pour lui tout seul. Lui et personne d'autre puisque son soi-disant coéquipier, Truls Berntsen, n'allait pas lever le petit doigt. Dire que ce n'était pas pour ses mérites que Berntsen était entré à la Brigade criminelle était un euphémisme, c'était grâce à Mikael Bellman, son ami d'enfance et l'ancien directeur de la police, désormais ministre de la Justice. Truls Berntsen était d'une rare nullité, et il était tacitement convenu avec Katrine de se tenir à l'écart des enquêtes pour se concentrer sur la machine à café et les tâches administratives simples. En pratique, le Solitaire et Tetris. Le café ne s'était pas arrangé. En revanche, il était arrivé dernièrement que Truls batte Harry à Tetris. Ils formaient en vérité un bien triste couple, au fond de l'open space, séparé par une cloison roulante vermoulue d'un mètre cinquante de haut.

Harry regarda de nouveau à l'intérieur. Une banquette libre à côté d'une famille avec jeunes enfants juste de l'autre côté de la fenêtre. Le petit garçon de la table le vit et rit en le montrant du doigt. Le père se retourna et Harry recula par réflexe, dans l'obscurité. Il vit alors son visage pâle et ridé se refléter dans la vitre et fusionner avec celui du garçonnet. Un souvenir l'assailit. Son grand-père et lui quand il était gamin. Un repas familial dans le Romsdalen pendant les grandes vacances. Lui qui riait de son grand-père. Ses parents qui avaient l'air inquiets. Son grand-père qui était saoul.

Harry tâta de nouveau les clefs. Borggata. C'était à cinq ou six minutes à pied. Il sortit son téléphone, regarda les appels, pianota. Pendant qu'il attendait, il examina les jointures de sa main droite. La douleur s'apaisait, il n'avait donc pas dû frapper très fort, mais bien entendu il n'en fallait sans doute pas beaucoup au nez virginal d'un adorateur de David Gray pour que le sang jaillisse.

«Oui, Harry?
— *Oui, Harry?*
— Je suis en train de dîner.
— OK, je vais être bref. Est-ce que tu peux venir me retrouver après le dîner?
— Non.
— Mauvaise réponse, essaie encore.
— Oui?
— Voilà! Borggata 5. Appelle-moi quand tu arrives et je descendrai t'ouvrir.»

Harry entendit Ståle Aune, son ami de longue date et psychologue expert attitré de la Brigade criminelle pour les affaires de meurtre, pousser un gros soupir. «Est-ce à dire qu'il ne s'agit pas là d'une invitation dans un bar où c'est moi qui dois payer l'addition? Tu es bel et bien sobre?

— T'ai-je jamais laissé payer?» Harry sortit son paquet de Camel.

«Avant, tu payais l'addition, et puis tu te souvenais, mais l'alcool est en train de dévorer tes finances comme ta mémoire, tu le sais?

— Oui. Il s'agit du crime conjugal. Au couteau et...

— Oui, oui, j'ai vu ça dans le journal.»

Harry glissa une cigarette entre ses lèvres.

«Tu viens?»

Harry entendit un autre soupir appuyé. «Si ça peut te maintenir à l'écart de la bouteille pendant quelques heures...

— Épatant!» Harry raccrocha, laissa glisser son téléphone dans la poche de sa veste.

Il alluma sa cigarette, tira une grosse bouffée. Il tournait le dos à la porte d'entrée fermée. Il pouvait aller boire une bière à l'intérieur et arriver malgré tout à l'immeuble de Borggata avant Aune. De la musique s'échappait du pub. Une déclaration

d'amour sur auto-tune. Il adressa un geste d'excuse à une voiture qui avait dû piler alors qu'il traversait la rue à grands pas.

Derrière la vieille façade ouvrière de Borggata se cachaient des appartements récents, salons lumineux, cuisines ouvertes, salles de bains modernes, balcons sur cour. Harry y lisait le présage que Tøyen aussi allait être rénové, le prix du mètre carré allait grimper d'un cran, les habitants actuels allaient être remplacés par d'autres, le quartier allait avoir un autre standing. Les petits cafés et les épiceries d'immigrés allaient faire place aux salles de gym et aux restaurants de hipsters.

Le psychologue avait l'air mal à l'aise assis sur l'une des frêles chaises à barreaux que Harry avait installées au milieu du salon au parquet clair. Harry l'imputait au rapport déséquilibré entre la chaise et le corps en surpoids d'Aune, et à ses petites lunettes rondes embuées après qu'il avait renoncé à contrecœur à l'ascenseur pour monter au deuxième étage par l'escalier, d'un pas réglé sur celui de Harry. Ou alors c'était la mare de sang coagulé qui s'étirait entre eux comme un cachet de cire noire. Un été, quand Harry était petit, son grand-père lui avait dit que l'argent, ça ne se mangeait pas. Une fois dans sa chambre, Harry avait pris la pièce de cinq couronnes qu'il lui avait donnée et avait essayé. Il se souvenait des élancements dans ses dents, de l'odeur métallique et du goût douceâtre de la pièce de monnaie. Ce goût qui rappelait celui du sang de ses plaies. Cette odeur qui rappelait celle des scènes de crime sur lesquelles il arriverait plus tard, même quand c'était du vieux sang, et qui était celle qui flottait maintenant dans la pièce où ils se trouvaient. Les pièces de monnaie. Le prix du sang.

« Le couteau, déclara Ståle Aune en enfonçant ses mains sous ses aisselles comme s'il craignait de se les faire arracher. L'idée du couteau, ça a quelque chose de... L'acier froid qui transperce la peau et entre dans le corps... Ça me fait flipper, comme disent les jeunes. »

Harry ne répondit pas. La brigade et lui avaient recours aux services d'Aune depuis si longtemps qu'il n'aurait su dire exactement quand il avait commencé à considérer ce psychologue de dix ans son aîné comme un ami. Toujours est-il qu'il le connaissait suffisamment bien pour savoir que c'était pure coquetterie de sa part de prétendre ignorer que le mot *flipper* était plus vieux qu'eux. Il aimait apparaître comme une vieille âme conservatrice, déconnectée de cet air du temps qu'essayaient de capter avec tant de ferveur ses confrères qui espéraient être perçus comme « ayant quelque chose à dire sur leur époque ». Aune avait déclaré dans la presse et dans ses cercles professionnels : « La psychologie et la religion ont ceci de commun que, globalement, elles donnent aux gens les réponses qu'ils veulent. La psychologie et la religion ont champ libre dans l'obscurité, là où la lumière de la science n'a pas encore accédé. Et s'ils avaient dû s'en tenir à ce que nous savons réellement, tous ces psychologues et pasteurs auraient été au chômage. »

« Donc c'est ici que le père de famille a poignardé sa femme... combien de fois ?

— Treize. »

Harry regarda autour de lui. Sur le mur devant eux, il y avait une grande photo encadrée. Manhattan en noir et blanc. La tour Chrysler au milieu. Peut-être achetée chez IKEA. Et alors ? C'était une bonne photo. Si on n'était pas gêné qu'une foule d'autres gens aient le même poster chez eux, si on se fichait que, inévitablement, certains visiteurs regardent avec désapprobation cette photo simplement parce qu'elle venait de chez IKEA, pourquoi se priver ? Il avait présenté ces arguments à Rakel quand elle lui avait parlé de son envie d'une photo numérotée de Torbjørn Rødland – une limousine blanche dans un virage en épingle à cheveux d'Hollywood Hills – qui coûtait quatre-vingt mille couronnes. Rakel lui avait donné entièrement raison. Cela lui avait fait tellement plaisir qu'il lui avait offert la photo. Il avait

bien sûr compris son petit stratagème, mais, en son for intérieur, il devait bien admettre que cette photo était effectivement plus classe.

« Il était en colère », observa Aune en défaisant un bouton de sa chemise, là où il portait d'habitude un nœud papillon, généralement avec un motif mi-sérieux, mi-humoristique. Comme son bleu avec les étoiles de l'Union européenne.

Dans un appartement voisin, un enfant se mit à pleurer.

Harry tapota sa cigarette. « Il ne se souvient pas en détail de la façon dont il l'a tuée, dit-il.

— Souvenirs refoulés. On aurait dû me laisser l'hypnotiser.

— Je ne savais pas que tu faisais ce genre de choses.

— L'hypnose ? Comment crois-tu que j'aie trouvé une femme ?

— Quoi qu'il en soit, ce n'était pas nécessaire. Les indices relevés montrent qu'elle traversait le salon. Il l'a suivie et poignardée dans le dos avant qu'elle ait pu s'éloigner. Le couteau est entré dans les reins. C'est sans doute pour ça que les voisins n'ont pas entendu de cris.

— Ah ?

— C'est une zone tellement douloureuse que la victime est paralysée, n'arrive pas à crier, perd connaissance presque instantanément et meurt. Incidemment, c'est la méthode préférée des professionnels militaires de ce qu'on appelle le *silent killing*.

— Ah bon ? Et le bon vieux truc d'arriver par derrière, de plaquer sa main sur la bouche de la victime et de lui trancher la gorge de l'autre ?

— C'est démodé et puis ça n'a jamais été une très bonne méthode. Il faut trop de coordination et de précision. Tu serais surpris de savoir qu'il arrivait fréquemment que les soldats se coupent la main qu'ils tenaient sur la bouche. »

Aune grimaça. « Mais je suppose que le mari n'était pas un ancien commando ou assimilé ?

— Il a probablement fait un *silent killing* par pur hasard. Rien ne porte à croire qu'il avait l'intention de cacher l'homicide.

— Intention ? Tu veux dire que c'était prémédité, qu'il n'a pas agi impulsivement ? »

Harry hochait lentement la tête. « Sa fille était sortie faire un jogging. Il a appelé la police avant son retour, pour que nous soyons devant l'immeuble et que nous puissions l'empêcher d'entrer et de trouver sa mère.

— C'était attentionné.

— C'est ce qui se dit. Que c'est un homme attentionné. » Harry tapota de nouveau sa cigarette. La cendre tomba sur le sang coagulé.

« Ne devrais-tu pas prendre un cendrier, Harry ?

— La police scientifique a fait ce qu'elle avait à faire ici, et tout concorde.

— Je veux dire, d'une manière générale.

— Tu ne m'as pas posé de question sur le mobile.

— OK, et le mobile ?

— Classique. Son téléphone n'avait plus de batterie et il a emprunté celui de sa femme sans lui demander. Il a alors vu un texto qui a éveillé sa suspicion et a donc regardé tout l'échange. Le fil de messages remontait à un an et demi et indiquait clairement qu'elle avait un amant.

— A-t-il été confronté à l'amant ?

— Non, mais d'après les rapports, la police a vérifié le téléphone, trouvé les messages et contacté l'amant. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, quinze ans de moins qu'elle. Il a confirmé les faits.

— Autre chose que je devrais savoir ?

— Le mari est diplômé, avec un bon boulot, de l'argent sur son compte, et il n'a jamais eu de problèmes avec la police. La famille, les collègues, les amis et les voisins le décrivent comme extraverti, joyeux, la stabilité même, et, comme tu le disais,

attentionné. Un homme prêt à tout sacrifier pour sa famille, indiquait l'un des rapports.» Harry tira sur sa cigarette.

«Tu m'as fait venir parce que tu considères que l'affaire n'est pas résolue?»

Harry souffla la fumée par le nez. «Cette affaire est claire comme de l'eau de roche, toutes les preuves sont là et elle est impossible à ruiner, c'est pour ça que Katrine me l'a confiée à moi. Et à Truls Berntsen.»

Il étira ses commissures dans ce qui ressemblait plus ou moins à un sourire. La famille avait les moyens. C'était donc un choix d'habiter à Tøyen, un quartier meilleur marché, et d'acheter des posters chez IKEA. Peut-être qu'ils se plaisaient ici, tout simplement. Harry se plaisait à Tøyen. Peut-être même que la photo au mur était un original, valant désormais une fortune.

«Donc tu m'as fait venir parce que...»

— Parce que je voudrais comprendre, répondit Harry.

— Tu voudrais comprendre pourquoi un homme tue sa femme qui a eu une liaison dans son dos?

— En général, c'est quand le mari voit qu'il a été déshonoré au vu et au su des autres qu'il tue. Or, d'après les interrogatoires de l'amant, leur liaison était strictement secrète et qui plus est en train de se terminer.

— La femme n'a pas eu le temps de le dire à son mari avant qu'il la poignarde?

— Si, mais il dit qu'il ne l'a pas crue et que, de toute façon, elle avait trahi la famille.

— Nous y voilà. Un homme qui a toujours tout sacrifié pour sa famille vit la trahison encore plus durement, bien sûr. C'est un homme bafoué. Un déshonneur suffisamment profond peut tous nous pousser à tuer.

— Tous?»

Aune plissa les yeux vers les bibliothèques à côté de la photo de Manhattan. «Ils ont des romans.

— J'ai vu ça, oui. »

Aune avait une théorie selon laquelle les meurtriers ne lisaient pas, ou alors de la non-fiction dans le meilleur des cas.

« Tu as entendu parler de Paul Mattiuzzi ? demanda-t-il.

— Hmm.

— Psychologue et expert de la violence et du meurtre. Il classe les tueurs en huit catégories principales. Toi et moi ne figurons pas dans les sept premières, mais tous, nous pourrions appartenir à la huitième, celle qu'il nomme "les traumatisés". Nous devenons meurtriers en réponse à une attaque de notre identité, une attaque unique, mais massive, offensante, intolérable même. Elle nous laisse désarmés, impuissants, et si nous ne ripostons pas, nous nous retrouverons sans masculinité ni justification de notre existence. Une infidélité peut bien sûr être perçue comme telle.

— Nous pourrions *tous* ?

— Le tueur traumatisé n'a pas de traits de caractère aussi nets que les tueurs des autres catégories. C'est là – et là seulement – que tu trouves les tueurs qui lisent Dickens et Balzac. » Aune respira profondément et tira sur les manches de sa veste en tweed. « Quelle est vraiment ta question, Harry ?

— Vraiment ?

— Tu en sais plus long sur les meurtriers que quiconque de ma connaissance, rien de ce que je te raconte là sur le déshonneur ou les catégories de tueurs n'est nouveau pour toi. »

Harry haussa les épaules. « J'ai peut-être juste besoin de l'entendre dire encore une fois à voix haute pour pouvoir y croire.

— À quoi est-ce que tu ne crois pas ? »

Harry gratta ses cheveux courts rebelles, dont la blondeur s'était teintée d'une touche de gris. Rakek avait déclaré qu'il commençait à ressembler à un hérisson. « Je sais pas.

— C'est peut-être juste ton ego, Harry.

— Comment ça ?

— N'est-ce pas évident, ça aussi ? Tu as récupéré l'affaire après qu'elle avait été résolue par quelqu'un d'autre. Maintenant tu aimerais bien trouver un élément qui sème le doute. Qui montre que Harry Hole voit ce que personne d'autre n'a vu.

— Et si c'était le cas ? » Harry scruta la braise de sa cigarette. « Et si j'étais né avec un talent d'enquêteur grandiose et que j'avais développé des instincts que je n'arrive même pas à analyser moi-même ?

— Tu plaisantes là, j'espère ?

— À peine. J'ai lu les procès-verbaux d'interrogatoires. D'après ses réponses, le mari avait en effet l'air traumatisé. Ensuite j'ai écouté les enregistrements. » Harry avait les yeux braqués dans le vide.

« Oui ?

— Il paraissait plus effrayé que résigné. Avouer, c'est se résigner. En principe, on n'a plus peur.

— Il y a quand même la sanction.

— La sanction est derrière lui. L'humiliation. La douleur. Voir sa chère et tendre mourir. La prison, c'est de l'isolement. Du silence. De la routine. De la paix. Ce doit être un soulagement. C'est peut-être sa fille, il se demande comment elle va s'en sortir.

— Et puis il va brûler en enfer.

— Il brûle déjà. »

Aune poussa un soupir. « Alors permets-moi de répéter ma question : qu'est-ce que tu veux, vraiment ?

— Je veux que tu appelles Rakel et que tu lui expliques qu'il faut qu'elle revienne. »

Ståle Aune écarquilla les yeux.

« Là je plaisantais pour le coup. J'ai des palpitations. Des crises d'angoisse. Non, pas ça. J'ai rêvé de... quelque chose. Je ne sais pas exactement de quoi, mais c'est récurrent.

— Enfin une question facile, trancha Aune. L'ivresse. La psy-

chologie est une science qui a relativement peu de données solides à présenter, mais sur ce point précis, la corrélation entre consommation de psychotropes et naufrage mental, la documentation abonde. Depuis combien de temps cela dure-t-il ? »

Harry consulta sa montre. « Deux heures et demie. »

Ståle Aune eut un rire forcé. « Et tu voulais me parler pour pouvoir au moins t'autopersuader que tu as cherché de l'aide médicale extérieure avant de retourner à l'automédication ? »

— Ce n'est pas comme d'habitude. Ce ne sont pas les fantômes.

— Parce qu'eux viennent la nuit ?

— Oui, et ils ne se cachent pas. Je les vois et je les reconnais. Des victimes, des collègues morts. Des tueurs. Ça, c'était autre chose.

— As-tu la moindre idée de ce que c'était ? »

Harry secoua la tête. « Quelqu'un qui était enfermé. Il ressemblait à... » Harry se pencha en avant et écrasa sa cigarette dans la flaque de sang.

« À Svein "le Fiancé" Finne », compléta Aune.

Harry leva les yeux en dressant un sourcil. « Qu'est-ce qui te fait penser ça ? »

— Il paraît que tu penses qu'il veut ta peau.

— Tu as parlé à Katrine.

— Elle se fait du souci pour toi. Elle voulait un diagnostic.

— Et tu as dit oui ?

— J'ai dit que je n'avais pas par rapport à toi la distance nécessaire pour un psychologue. Mais c'est clair, il y a aussi une corrélation entre abus d'alcool et paranoïa.

— C'est moi qui l'ai finalement fait mettre en taule, Ståle. C'était ma première affaire. Il a été condamné à vingt ans pour agressions sexuelles et meurtre.

— Tu ne faisais que ton boulot, Finne n'avait aucune raison de le prendre personnellement.

— Il a avoué les agressions, mais il clamait son innocence dans le meurtre dont on l'accusait, il disait que nous avions fabriqué les preuves. Je lui ai rendu visite en prison il y a environ un an et demi pour voir s'il pouvait nous aider dans l'affaire du Vampiriste. Juste avant que je parte il m'a donné la date précise de sa libération et s'est enquis de savoir si ma famille et moi vivions dans un logement sûr.

— Raket était-elle au courant ?

— Oui. Au début de l'année, j'ai trouvé des empreintes de bottes ou de godillots dans la neige. Dans le bosquet devant la cuisine, alors j'ai installé une caméra de chasse.

— Ça pourrait être n'importe qui, Harry. Quelqu'un qui s'était perdu.

— Dans une propriété privée avec un portail et une allée escarpée et verglacée de cinquante mètres de long ?

— Attends un peu. Tu n'as pas déménagé avant Noël ?

— Dans un sens. » Harry chassa la fumée d'un geste de la main.

« Mais tu es entré dans la propriété après, dans le bosquet ? Raket le savait ?

— Non. Détends-toi, je ne suis pas devenu un stalker. Raket avait déjà assez peur comme ça, et je voulais juste m'assurer que tout allait bien. Ce qui n'était pas le cas.

— Donc elle n'était pas au courant pour la caméra non plus ? »

Harry haussa les épaules.

« Harry ?

— Hmm ?

— Tu es tout à fait sûr que la caméra était prévue pour Finne ?

— Tu me demandes si j'espionnais mon ex ?

— Était-ce le cas ?

— Non, répondit Harry d'un ton ferme. Si Raket ne veut pas de moi, elle peut aussi bien avoir des amants.

— Crois-tu seulement à ce que tu dis? »

Harry soupira.

« Soit, fit Aune. Donc tu as eu un flash et vu quelqu'un qui ressemblait à Finne et qui était enfermé.

— Non, c'est toi qui l'as dit. Ce n'était pas Finne.

— Non?

— Non, c'était... moi. »

Ståle Aune passa sa main dans sa chevelure clairsemée. « Et maintenant tu voudrais un diagnostic? »

— Vas-y. Anxiété?

— Je crois que ton cerveau cherche des raisons pour que Rakel ait besoin de toi. La protection contre des ennemis extérieurs, par exemple. Mais tu n'es pas enfermé à l'intérieur, Harry, ce qui se passe, c'est que tu ne peux pas entrer. Accepte-le et avance.

— À part ces machins d'accepter et tout, y a-t-il des médicaments que tu puisses me prescrire?

— Le sommeil. Le sport. Essayer de rencontrer quelqu'un qui puisse éloigner un peu tes pensées de Rakel, peut-être? »

Harry glissa sa cigarette au coin de sa bouche et leva le pouce. « Je bois jusqu'à l'inconscience tous les soirs. Sommeil? Coché. » Son index bondit en l'air. « Je me bats dans des bars dont j'ai été le propriétaire. Sport? Coché. » Son doigt en titane gris s'éri-gea. « Je baise des nanas, des belles, des moches, et ensuite j'ai des conversations profondes avec certaines d'entre elles. Rencontrer quelqu'un? Coché. »

Aune observa Harry. Puis il poussa un gros soupir et se leva en reboutonnant sa veste en tweed. « Bon eh bien, ça devrait aller, alors! »

Après le départ d'Aune, Harry resta assis à regarder par la fenêtre. Puis il fit le tour de l'appartement, pièce par pièce. La chambre conjugale était rangée, propre, le lit fait. Un coup d'œil

dans les penderies lui indiqua que la garde-robe de la femme s'étalait copieusement sur quatre placards, tandis que les vêtements du mari étaient très serrés dans un seul. Mari attentionné. Sur le papier peint de la chambre de la fille se détachaient des rectangles aux couleurs plus vives. Les posters d'ado qu'elle avait décrochés quand elle avait eu dix-neuf ans, gageait-il. Il restait encore une petite photo, un garçon avec une guitare électrique Rickenbacker autour du cou.

Harry passa en revue les quelques disques sur la tablette du miroir.

Propagandhi. « Into It ». « Over It ». My Heart To Joy. Panic! at the Disco. Des trucs d'emo. C'est pourquoi il fut surpris en faisant tourner le vinyle qui était sur la platine d'entendre des notes douces et langoureuses qui ressemblaient aux Byrds des débuts. Mais douze cordes à la Roger McGuinn ou pas, il comprit vite que c'était une production plus récente. On pouvait utiliser tous les amplis à tubes et vieux micros qu'on voulait, les productions rétro n'avaient jamais leurré personne, et puis le chanteur avait un net accent norvégien et l'air d'avoir écouté plus de Thom Yorke et de Radiohead millésime 1995 que de Gene Clark et de David Crosby 1965. Il coula un regard sur la pochette à côté de l'électrophone et constata en effet que les noms avaient tous des consonances norvégiennes. Son regard s'arrêta sur une paire de baskets Adidas devant la penderie. Le même modèle que les siennes, il avait voulu s'en racheter une paire deux ans plus tôt, mais la production avait déjà cessé. Il se rappela que, d'après les procès-verbaux des interrogatoires de la fille comme du père, elle avait quitté l'appartement à vingt heures quinze pour revenir quarante minutes plus tard après un jogging jusqu'au sommet du parc de sculptures d'Ekeberg avec retour par le restaurant d'Ekeberg. Ses vêtements de sport étaient sur le lit et il imaginait la police laissant entrer la pauvre fille et lui permettant de se changer, sous surveillance, et de prendre

un sac de vêtements. Harry s'accroupit, ramassa les baskets. Le cuir était souple, les semelles lisses et propres, elles n'avaient pas beaucoup servi. Dix-neuf ans. Une vie neuve. Les siennes s'étaient déchirées. Il aurait pu bien sûr en acheter une nouvelle paire, un autre modèle, mais il ne voulait pas, il avait trouvé le modèle qu'il voulait pour la vie. Pour la vie. On pouvait peut-être encore les réparer.

Il retourna dans le salon. Essuya la cendre de cigarette sur le sol. Regarda son téléphone. Pas de message. Il plongea la main dans sa poche. Deux cents balles.

« Dernière commande, on ferme. »

Harry regardait fixement son verre. Il avait réussi à le faire durer. D'habitude, il les descendait les uns après les autres, puisque ce n'était pas le goût qu'il aimait, mais l'effet. *Aimait* n'était d'ailleurs pas le mot. *Avait besoin*. Non, ce n'était pas *avait besoin* non plus. *Devait avoir*. *Ne pouvait pas vivre sans*. Un respirateur artificiel quand votre moitié de cœur avait cessé de battre.

Ces baskets devaient bien pouvoir se réparer.

Il reprit son téléphone. Harry n'avait que sept personnes dans ses contacts, et comme leurs noms commençaient tous par une lettre différente, elles étaient enregistrées avec leur seule initiale. Il tapa R et regarda la photo de profil. Un doux regard brun qui demandait à être croisé. Une peau chaude rayonnante qui demandait à être caressée. Des lèvres rouges qui demandaient à être embrassées. Lorsqu'il s'était déshabillé avec des femmes ces derniers mois, qu'il avait couché dans leur lit, avait-il réussi ne serait-ce qu'une seconde à ne pas penser à Rakel, à ne pas penser qu'elles étaient Rakel? Avaient-elles compris, leur avait-il carrément dit que, quand il les baisait, il les trompait avec sa femme? Avait-il eu si peu de tact? Sûrement. Parce que son

demi-cœur battait chaque jour moins vite et la parenthèse dans laquelle il avait été un véritable être humain était refermée.

Il observa avec insistance son téléphone.

Et pensa ce que, des années auparavant, à Hong Kong, il avait pensé tous les jours, chaque fois qu'il passait devant une cabine téléphonique. Qu'elle y était. Elle et Oleg, à l'époque. Dans le téléphone. À douze touches de distance.

Mais même ça, c'était bien après leur première rencontre. Qui remontait à quinze ans. Harry avait gravi la route raide et sinueuse jusqu'à la maison en rondins de Rakel à Holmenkollen. À son arrivée, sa voiture avait rendu l'âme. Une femme sortait de la maison. Il lui avait demandé si Sindre Fauke était là alors qu'elle verrouillait sa porte et ce n'était que quand elle s'était retournée et approchée qu'il avait vu combien elle était belle. Cheveux noirs, sourcils marqués, presque broussailleux au-dessus d'yeux marron, pommettes hautes, aristocratiques. Une trentaine d'années. Vêtue d'un manteau simple et élégant. D'une voix plus grave que ne l'augurait son physique, elle lui avait expliqué que c'était son père, qu'elle avait hérité de la maison, qu'il n'habitait plus là. Rakel Fauke parlait avec assurance, décontraction, sa diction était quasi théâtrale, très articulée. Elle l'avait regardé droit dans les yeux. Quand elle s'était remise en route, on aurait dit qu'elle marchait sur un fil, comme une ballerine. Il lui avait demandé de l'aider à pousser la voiture. Après quoi il l'avait déposée à sa destination. Ils avaient découvert qu'ils avaient fait leur droit en même temps. Qu'ils étaient allés au même concert des Raga Rockers. Il avait aimé le son de son rire qui n'était pas grave comme sa voix, mais léger et aigu, un friselis de ruisseau. Elle allait à Majorstua.

« La question est de savoir si cette voiture tiendra la distance », avait-il observé. Elle avait approuvé. Comme si, alors déjà, ils pressentaient que ce qui n'avait pas encore commencé ne pouvait pas durer. Comme il poussait sa portière pour qu'elle puisse

descendre, il avait respiré son odeur. Cela faisait une demi-heure qu'ils s'étaient rencontrés et il se demandait ce qui se passait, bordel. Il ne voulait rien d'autre que l'embrasser.

« On se reverra peut-être, avait-elle dit.

— Peut-être », avait-il répondu et il l'avait regardée disparaître dans Sporveisgata de son pas de danseuse.

Quand ils s'étaient revus, c'était à une soirée à l'hôtel de police. Rakel Fauke travaillait à la section internationale du POT, le service de surveillance de la police. Elle portait une robe rouge. Ils étaient restés à parler, rire. Puis ils avaient parlé encore. Lui de son enfance, de sa sœur Sœurette, qui avait ce qu'elle qualifiait elle-même de soupçon de trisomie 21, de sa mère qui était morte quand il était petit, et du fait qu'il avait dû prendre en charge son père. Rakel lui avait parlé de ses cours de russe pendant sa formation dans la Défense nationale, du temps qu'elle avait passé à l'ambassade de Norvège à Moscou, et du Russe qu'elle avait rencontré et qui était devenu le père de son fils, Oleg. En quittant Moscou, elle avait aussi quitté son mari, qui avait des problèmes d'alcool. Harry lui avait dit qu'il était lui-même alcoolique, ce qu'elle avait peut-être deviné en voyant qu'il buvait du coca à une soirée du boulot. Il ne lui avait pas dit, en revanche, que son alcool ce soir-là, c'était son rire, limpide, spontané, lumineux, et qu'il était prêt à lui faire les confidences les plus intimes et à lui dire les pires idioties pour l'entendre. Et puis, à la fin de la soirée, ils avaient dansé. Harry avait dansé. Sur une version lente à la flûte de pan de « Let It Be ». La preuve en était faite : il était désespérément amoureux.

Quelques jours plus tard, il accompagnait Oleg et Rakel lors d'une promenade dominicale. À un moment, il avait pris la main de Rakel, ça lui était venu naturellement. Ils avaient marché ainsi quelque temps avant qu'elle ne la retire. Et quand Oleg avait joué à Tetris avec le nouvel ami de maman, Harry avait senti sur lui le regard sombre de Rakel et deviné ce qu'elle pen-

sait. Qu'un alcoolique, ressemblant peut-être à celui qu'elle avait quitté, était maintenant dans sa maison avec son fils, et Harry avait compris qu'il allait devoir faire ses preuves.

Il y était arrivé. Qui sait, c'était peut-être Rakel et Oleg qui l'avaient sauvé de la noyade dans l'alcool. Bien sûr, ce n'avait pas été un long fleuve tranquille, il y avait eu des rechutes, des pauses et des interruptions, mais ils s'étaient toujours retrouvés. Parce qu'ils avaient découvert l'un chez l'autre un trésor. L'amour. Avec un grand A, si rare qu'il faut s'estimer foutrement heureux de le connaître – et qu'il soit réciproque – ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie. Ces dernières années, ils s'étaient réveillés chaque matin dans une harmonie et un bonheur si forts et si fragiles à la fois qu'il en avait été terrorisé. Alors il avait marché sur la pointe des pieds comme s'il était sur une fine couche de glace au-dessus de l'eau. Alors pourquoi les choses avaient-elles mal tourné? Parce qu'il était lui, bien sûr. Harry fucking Hole. «The demolition man», comme l'appelait Øystein.

Pouvait-il emprunter cette route encore une fois? Monter la difficile, raide et sinueuse route vers Rakel et se présenter de nouveau. Être l'homme qu'elle n'avait jamais rencontré. Il pouvait essayer bien entendu. Oui, il le pouvait. Le moment était aussi bien choisi qu'un autre. C'était le moment parfait, même. Il n'y avait que deux problèmes. Un, il n'avait pas d'argent pour prendre le taxi, mais ça, c'était soluble. Il n'était qu'à dix minutes à pied de Sofies gate, où sa Ford Escort, la troisième du nom, croulait sous la neige sur le parking de son immeuble.

Deux, une petite voix lui disait que c'était une idée lamentable.

Mais il pouvait la faire taire. Harry avala son verre. Voilà. Il se leva et se dirigea vers la porte. «À la prochaine, mon pote!» lui lança le barman.

Dix minutes plus tard, Harry regardait pensivement sa voi-

ture dans un paysage d'ombres éternelles entre les congères qui occultaient les fenêtres de sous-sols. Elle n'était pas couverte de neige comme il le croyait, donc il n'avait qu'à monter chercher ses clefs, mettre le contact, appuyer sur l'accélérateur. Il serait chez elle quinze minutes plus tard. Ouvrirait la porte d'entrée qui donnait sur la grande pièce qui occupait presque tout le rez-de-chaussée et faisait office de vestibule, salon et cuisine. La verrait debout contre le plan de travail, à la fenêtre face à la cour devant la maison. Son petit sourire en coin, un signe de tête vers la bouilloire en demandant s'il préférerait toujours le café lyophilisé à l'expresso.

Un nouveau flash lui coupa le souffle. La voilà qui revenait, la griffe dans le cœur.

Harry courait. Le dimanche après minuit à Oslo, on avait les rues pour soi. Ses baskets déchirées étaient retenues par du gaffer sur le coup de pied. Il suivait l'itinéraire indiqué dans le procès-verbal d'interrogatoire de la fille de Borggata. Sur des sentiers éclairés et des chemins de terre qui remontaient à flanc de colline dans le parc de sculptures, un cadeau à la ville de l'investisseur immobilier Christian Ringnes, un hommage aux femmes. Calme absolu. Rien que le souffle de Harry et le crissement des graviers sous ses pas. Il monta jusqu'à l'endroit où le parc devenait plateau et rencontrait la plaine d'Ekeberg, puis redescendit. Il s'arrêta à l'*Anatomy of an Angel* de Damien Hirst. Une sculpture en marbre blanc, du marbre de Carrare, lui avait dit Rakel. Cette femme assise, gracieuse, évoquait à Harry la petite sirène de Copenhague, mais Rakel – qui, comme d'habitude, s'était renseignée sur ce qu'ils allaient voir – lui avait expliqué que l'œuvre était inspirée de *L'Hirondelle* d'Alfred Boucher, qui datait de 1920. À cette différence près que l'ange de Hirst avait été découpé au couteau et au scalpel, pour faire apparaître ses entrailles, ses muscles, ses os et son cerveau. L'artiste voulait-il

montrer que, intérieurement, les anges aussi étaient des êtres humains ? Ou que certaines personnes étaient en fait des anges ? Harry pencha la tête sur le côté. C'était là une affirmation à laquelle il pouvait souscrire. Même après toutes ces années et tout ce que Rakel et lui avaient traversé ensemble, même après l'avoir disséquée autant qu'elle l'avait disséqué lui, il n'avait rien trouvé d'autre qu'un ange. Ange et humaine, de part en part. Sa capacité à pardonner – une condition nécessaire, évidemment, pour être avec quelqu'un comme Harry – avait été presque illimitée. Presque. Mais, bien entendu, il avait réussi à trouver la limite, et il l'avait franchie.

Harry consulta sa montre et se remit à courir. Il accéléra. Il sentit son cœur travailler plus dur. Il accéléra encore. Il sentit l'acide lactique venir. Encore un peu. Le sang pulsait dans son cœur, emportait les toxines. Effaçait les mauvais jours. Lavait la saloperie. Pourquoi se figurait-il que courir était le contraire de boire, que c'était un contrepoison, quand ce n'était qu'une autre ivresse ? Enfin. Une meilleure ivresse. Il sortit de la forêt devant le restaurant d'Ekeberg, bâtiment fonctionnaliste qui avait autrefois été une masure décatie, où Harry, Øystein et Les Sabots avaient bu leurs premières bières et où un Harry de dix-sept ans s'était fait ramasser par une femme dont il se souvenait comme vieillissime, mais qui n'avait sûrement que la trentaine. Quoi qu'il en soit, elle lui avait offert une première fois facile sous sa direction experte, comme sans doute à beaucoup d'autres. Il s'était d'ailleurs parfois demandé si l'investisseur qui avait rénové le restaurant avait pu être du nombre et se sentir redevable. Harry n'arrivait plus à retrouver à quoi elle ressemblait, il se souvenait juste du roucoulement susurré à son oreille après coup : « Pas trop mal, mon garçon. Tu vas voir que tu rendras certaines femmes heureuses, et d'autres malheureuses. » Et l'une d'elles, donc, l'un et l'autre.

Harry se posta sur l'escalier du restaurant, qui était fermé et plongé dans l'obscurité.

Les mains sur les genoux, la tête en bas. Il sentait le réflexe nauséeux lui chatouiller le fond de la gorge et entendait son souffle râpeux. Il compta jusqu'à vingt en chuchotant son nom. Rakel, Rakel. Puis il se redressa, regarda la ville à ses pieds. Oslo, une ville d'automne. Là, au printemps, elle avait l'air d'une femme mal réveillée qui aurait préféré ouvrir les yeux dans un autre lit que le sien et qui avait raison de penser qu'elle avait besoin de maquillage. Mais Harry se moquait de ce qui se trouvait en bas, dans la marmite du centre-ville, son regard passa au travers de la ville pour se poser sur la colline, vers la maison de Rakel, de l'autre côté de ce qui, malgré toutes ses lumières et sa fébrilité humaine, n'était qu'un cratère de volcan mort, de la pierre froide et de la terre figée. Il lança encore un coup d'œil sur le chronomètre de sa montre et reprit sa course.

Il ne s'arrêta pas avant d'être revenu à Borggata.

Où il stoppa le chronomètre et examina les chiffres.

Le reste du chemin jusque chez lui, il le fit en petite foulée. En entrant dans l'appartement, il entendit le bruit rugueux du gravier sous ses baskets contre le bois et se souvint de Katrine lui enjoignant de lever les pieds.

Il changea sur son téléphone de chanson. Le son des Hella-copters fut craché par la barre Sonos qu'Oleg lui avait offerte pour son anniversaire et qui, du jour au lendemain, avait rendu superflus les disques de la bibliothèque derrière le canapé, transformant sa soigneuse collection de trente ans en un monument aux morts. Ce qui n'avait pas supporté le féroce passage du temps avait été inexorablement éliminé pour échouer dans la poubelle. Pendant que l'intro chaotique de guitare et de batterie de « Carry Me Home » faisait pulser le haut-parleur, il songea, tout en ôtant les cailloux du parc de sculptures, que, avec ses vinyles, la fille de dix-neuf ans avait reculé de son plein gré dans

le passé au moment où Harry entrait à reculons dans l'avenir. Il posa ses chaussures, chercha les Byrds, qui ne figuraient dans aucune de ses playlists Spotify, la musique des années soixante et du début des années soixante-dix était plutôt le truc de Bjørn Holm, et ses tentatives de convertir Harry à Glen Campbell avaient été vaines. Il trouva « Turn! Turn! Turn! », et à la seconde suivante la Rickenbacker de Roger McGuinn résonna dans la pièce. Mais elle, elle avait été convertie. Elle était tombée amoureuse bien que ce ne soit pas sa musique. Parce qu'il y avait un truc entre les filles et les guitares. Il suffisait de quatre cordes, et ce type-là en avait donc douze. Harry se dit qu'il pouvait bien sûr se tromper, mais les poils de sa nuque se trompaient rarement, et ils s'étaient hérissés quand il avait reconnu sur la pochette de disque un nom lu dans les procès-verbaux d'interrogatoires, puis fait le rapprochement avec la photo du garçon à la Rickenbacker. Harry alluma une cigarette et écouta le double solo de guitare à la fin de « Rainy Days Revisited ». Il se demandait combien de temps il allait mettre pour s'endormir. Combien de temps il allait réussir à laisser son téléphone avant de regarder si Rakel avait répondu.

« Nous savons que vous avez déjà répondu à ces questions, Sara. » Harry regarda la fille de dix-neuf ans qui était assise en face de lui dans la salle d'interrogatoire exiguë, une pièce de maison de poupée. En salle de contrôle se trouvait Truls Berntsen, assis les bras croisés, bâillant. Il était quatorze heures, cela faisait une heure qu'ils reprenaient le cours des événements et Sara avait montré des signes d'impatience, mais aucun autre sentiment. Même quand Harry avait lu à voix haute la description des lésions infligées à sa mère par les treize coups de couteau. « Mais, comme je le disais, l'inspecteur Berntsen et moi avons repris le dossier et nous voudrions y voir aussi clair que possible. Donc : votre père avait-il l'habitude d'aider à préparer le repas ? Je pose la question parce qu'il a dû être prompt à trouver le couteau de cuisine le mieux aiguisé, il a dû savoir dans quel tiroir il était, et où dans le tiroir.

— Non, il n'aidait pas, répondit Sara, avec un mécontentement plus visible, cette fois. Il faisait le repas. La seule qui aidait, c'était moi. Maman était sortie.

— Sortie ?

— Elle voyait des copines. Faisait du sport. Enfin, c'est ce qu'elle disait.

— J'ai vu des photos d'elle, elle avait l'air en forme, athlétique. Elle restait jeune.

— Ouais. Elle est morte jeune.»

Harry attendit. Il laissa la réponse de Sara en suspens. Elle grimaça. C'était une réaction qu'il avait souvent vue, certains se battaient contre le chagrin comme contre un ennemi, un fléau. Une façon de le faire était de déprécier ce qu'on avait perdu, de discréditer le défunt, mais il soupçonnait que ce n'était pas le cas ici. Quand il lui avait suggéré d'amener un avocat, Sara avait décliné. Elle voulait juste en finir aussi vite que possible, avait-elle dit, elle avait d'autres projets. C'était compréhensible, elle avait dix-neuf ans, elle était seule, mais capable de s'adapter, et la vie continuait. Et puis l'affaire était élucidée, c'était sans doute pour cela qu'elle se détendait. Qu'elle montrait ses vrais sentiments. Ou son absence de sentiments.

« Vous ne faites pas autant de sport que votre mère, observa Harry. Pas de jogging, en tout cas.

— Ah bon ? » Elle leva les yeux sur Harry avec un demi-sourire. C'était le sourire arrogant de quelqu'un qui appartenait à une génération où on passait pour mince quand on avait un corps qui, dans sa génération à lui, était considéré comme la norme.

« J'ai regardé vos baskets, dit Harry. Elles ne sont presque pas usées, et ce n'est pas parce qu'elles sont neuves, ça fait deux ans qu'on n'en fabrique plus. J'ai les mêmes. »

Sara haussa les épaules. « Je vais avoir plus de temps pour courir maintenant.

— Oui, votre père va rester en prison pendant douze ans, donc vous n'aurez plus besoin de l'aider à préparer le dîner. »

Harry la regarda : touché. Sara était restée bouche bée et ses cils maquillés de noir battaient intensément.

« Pourquoi avez-vous menti ?

— Qu... quoi ?

— Vous avez dit que vous aviez couru de la maison au parc

de sculptures et que vous étiez redescendue par le restaurant d'Ekeberg, le tout en une demi-heure. J'ai fait le même parcours cette nuit. Ça m'a pris près de quarante-cinq minutes, et je suis plutôt un bon coureur. Et puis j'ai parlé à l'agent qui vous a interceptée à votre retour. Il m'a dit que vous n'étiez ni en nage ni particulièrement essoufflée.»

De l'autre côté de la table miniature, Sara s'était redressée sur son siège. Elle observa inconsciemment le voyant rouge au-dessus des micros qui indiquait que l'enregistreur était allumé et répondit :

« OK, je n'ai pas couru tout à fait jusqu'en haut.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'à la statue de Marilyn Monroe, là.

— Alors vous avez couru comme moi sur le chemin de terre.

Quand je suis rentré, j'ai dû sortir des cailloux de mes semelles, Sara. Huit cailloux. Alors que vos semelles à vous étaient parfaitement propres.»

Trois, huit, Harry n'avait pas la moindre idée du nombre exact de cailloux qu'il y avait eu, mais plus il se montrait précis, plus son raisonnement paraissait inattaquable. Il vit sur Sara que cela marchait.

« Vous n'avez pas couru du tout, Sara. Vous êtes sortie de l'appartement à l'heure que vous avez indiquée à la police, vingt heures quinze, alors que votre père appelait la police en prétendant avoir tué votre mère. Vous avez peut-être fait un tour en courant dans le quartier, assez longtemps pour que la police arrive, et puis vous êtes revenue. Comme votre père vous avait dit de le faire, n'est-ce pas ? »

Sara ne répondit pas, elle ne faisait que cligner des yeux, encore et encore. Harry nota que ses pupilles s'étaient dilatées.

« J'ai parlé à l'amant de votre mère. Andreas. Nom d'artiste Bom-Bom. Il chante sans doute moins bien qu'il ne joue de sa douze cordes.

— Andreas ne chante... » La colère de son regard s'éteignit et elle se tut.

« Il a avoué que lui et vous vous étiez vus quelques fois et que c'était comme ça qu'il avait rencontré votre mère. » Harry consulta son bloc-notes. Non pas parce qu'il ne savait pas ce qui y était écrit – à savoir rien du tout – mais pour faire retomber la pression, pour donner un peu de répit à Sara.

« Je sortais avec Andreas. » La voix de Sara chevrotait.

« Ce n'est pas ce qu'il dit. D'après lui, il y a eu un ou deux... » Harry recula un peu la tête pour mieux lire ce qui n'était pas écrit sur son bloc. « ... plans cul de groupie. » Sara sursauta. « Mais ensuite, il paraît que vous ne l'avez pas laissé tranquille. Il a dit que le pas était vite franchi entre groupie et stalker, du moins c'était son expérience. Que c'était plus simple avec une femme mûre mariée qui prenait les choses pour ce qu'elles étaient. Une façon de pimenter le quotidien, comme les épices sur les boulettes de poisson. C'est le terme qu'il a employé. Boulettes de poisson. »

Harry leva les yeux sur elle.

« C'est vous qui avez emprunté le téléphone de votre mère, pas votre père, et vous avez découvert qu'elle et Andreas avaient une liaison. »

Il se livra à une rapide introspection. Comment sa conscience prenait-elle d'écraser ainsi une fille de dix-neuf ans sans avocat, une adolescente en mal d'amour trahie par sa mère et un type dont elle avait réussi à s'imaginer qu'il était à elle ?

« Votre père n'a pas seulement le sens du sacrifice, Sara, il est malin. Il sait que les meilleurs mensonges sont ceux qui se rapprochent le plus de la vérité. Le mensonge, c'est que votre père était allé faire quelques petites courses pour le dîner à la supérette du coin et qu'en rentrant, il a trouvé les messages et tué votre mère. La vérité, c'est que pendant qu'il faisait les courses, vous, vous avez trouvé les messages et à partir de là, je parie que

si nous remplaçons votre père par vous dans le rapport, nous aurons une description relativement exacte de ce qui s'est passé dans la cuisine. Vous vous êtes disputées, elle vous a tourné le dos pour s'en aller, vous saviez où était le couteau, le reste s'est passé tout seul. Quand votre père est revenu et a vu ce qui s'était passé, vous avez échafaudé ce plan ensemble.»

Il ne vit aucune réaction dans son regard. Juste une haine noire, étouffante, uniforme. Et il sentit qu'il pouvait avoir la conscience tranquille. L'État donnait bien des fusils à des jeunes de dix-neuf ans en leur demandant de tuer, et cette jeune de dix-neuf ans là avait tué sa mère en laissant son père innocent gâcher sa vie pour elle. Sara n'allait pas rejoindre les rangs des gens qui hantaient ses cauchemars.

«Andreas m'aime, murmura-t-elle. On aurait dit qu'elle avait la bouche pleine de sable. Mais maman l'a convaincu de s'éloigner de moi. Elle l'a séduit uniquement pour que je ne l'aie pas. Je la déteste. Je...» Les larmes montaient. Harry retint son souffle. Ils y étaient presque, l'avalanche était déclenchée, il n'avait besoin que de quelques mots enregistrés, mais les pleurs allaient créer une pause, pause pendant laquelle l'avalanche pouvait s'arrêter. Sara éleva la voix. La rage prit le dessus. «... je déteste cette sale pute! J'aurais dû lui donner plus de coups de couteau, j'aurais dû lui couper son putain de visage dont elle était si putain de fière!

— Hmm.» Harry se cala contre son dossier. «Vous auriez voulu la tuer plus lentement, c'est ce que vous êtes en train de dire?

— Oui!»

Confirmation de meurtre. Bingo! Jetant un petit coup d'œil par la fenêtre, il constata que Truls Berntsen s'était réveillé et levait le pouce. Mais Harry n'éprouvait aucune joie. Au contraire, l'excitation qu'il avait pu ressentir quelques secondes plus tôt avait cédé le pas à un triste abattement, de la déception.

LE COUTEAU

JO NESBØ

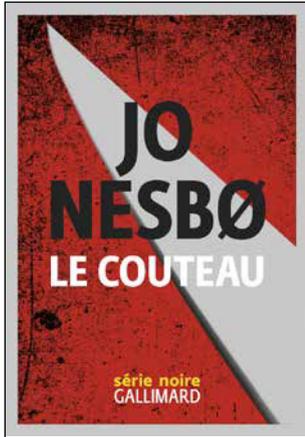
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

Harry Hole a réintégré la police criminelle d'Oslo, mais il doit se contenter des *cold cases* alors qu'il rêve de remettre sous les verrous Svein Finne, ce violeur en série qu'il avait arrêté il y a une dizaine d'années et qui vient d'être libéré.

Outrepassant les ordres de sa supérieure hiérarchique, Harry traque cet homme qui l'obsède. Mais un matin, après une soirée bien trop arrosée, Harry se réveille sans le moindre souvenir de la veille, les mains couvertes du sang d'un autre.

C'est le début d'une interminable descente aux enfers : il reste toujours quelque chose à perdre, même quand on croit avoir tout perdu.

Jo Nesbø est né à Oslo en 1960. La série des enquêtes de l'inspecteur Harry Hole, traduite en près de cinquante langues et vendue à plus de quarante millions d'exemplaires à travers le monde, a fait de lui le maître du thriller scandinave.



LE COUTEAU
JO NESBØ

Cette édition électronique du livre
Le couteau de Jo Nesbø
a été réalisée le 28 juin 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072782183 - Numéro d'édition : 331719).
Code Sodis : N95837 - ISBN : 9782072782213.
Numéro d'édition : 331722.